

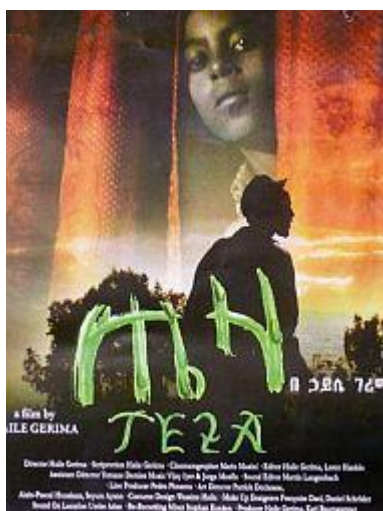
Des films

Alain Gascon

7 juin 2010

Téza (H. Gériima)

Primé aux Festivals de Venise et de Ouagadougou et projeté à l'Espace St.-Michel : Bd.-St.-Michel, Paris.



Le dernier film de Hailé Gériima, pourtant deux fois primé, passe enfin dans une salle publique à Paris. Ce cinéaste éthiopien, établi en Europe et aux États-Unis, s'est fait connaître, avant la Révolution de 1974 par son film prémonitoire : *Sost shih amet mert* [La moisson de 3000 ans]. Un ancien combattant y tuait le *telleq säw* [l'homme important] qui lui avait pris sa terre. Œuvre militante et engagée, ce film mêlait réalisme et allégorie dans l'esprit d'Eisenstein et n'évitait pas, parfois, un certain manichéisme. Il réalisa ensuite *Bush Mamma* consacré aux *Black Panthers* puis, *Adwa, une victoire africaine*, pour le centième anniversaire de la victoire des Éthiopiens sur l'Italie.

Téza est une œuvre de la maturité très ambitieuse où s'entre mêlent étroitement des éléments autobiographiques et l'histoire de la Révolution éthiopienne. Anberber, un biologiste qui étudie en Allemagne, est le double du cinéaste qui, lui-même, quitta l'Éthiopie pour apprendre le cinéma à l'étranger. Par lui, nous faisons connaissance avec la jeune génération qui accueillit la révolution de 1974 avec un immense espoir et qui avait trouvé dans le marxisme le levier qui soulèverait le peuple. Elle ne supportait plus le " lion devenu vieux " qui dirigeait, solitaire, l'Éthiopie depuis 1916. Le souverain modernisateur et adversaire la colonisation d'avant-guerre, devenu un despote gérontocrate, s'opposait à tout changement. Le régime foncier et fiscal maintenait la paysannerie, de la moitié méridionale de l'Éthiopie, dans la précarité de la tenure. Hailé Sellasié (Haylä Sellasé), en outre, s'était enfermé dans une répression brutale et aveugle des régionalismes si bien que l'Érythrée avait basculé dans le

séparatisme. On sait ce qu'il est advenu après la chute du *negus* : les militaires ont confisqué le marxisme-léninisme et le pouvoir aux intellectuels et dans sa chute (1991), la dictature de Mengestu Hailé Mariam (Mängestu Haylä Maryam) faillit entraîner la disparition de l'Éthiopie.

Téza n'est ni un film historique ni un documentaire, mais son auteur raconte l'histoire à travers les destins d'un groupe humain. Alors que dans son premier film, les personnages incarnaient des archétypes, ils ont, maintenant, une épaisseur humaine. Anberber le héros, ses amis en exil et en Éthiopie, sa famille et les villageois des bords du lac Tana, hésitent et doutent. Les divergences et les contradictions politiques et culturelles, qui déchirent les étudiants en Allemagne puis en Éthiopie, ne sont pas tués. Pour échapper à la terreur, les protagonistes, et même notre héros, ravalant leur fierté et leur bel enthousiasme, se compromettent avec le régime et se livrent à une humiliante autocritique qui rappelle *Darkness at Noon* de Kestler [1]. Hailé Gérïma ne passe pas sous silence les errements des opposants qui rivalisent de cruauté avec les militaires et tiennent un discours " albanais " à des paysans rameutés et apeurés. L'une des forces de ce film c'est qu'il raconte, comme dans une chronique à petite touche, les épisodes les plus tragiques : tortures, meurtres, rafles de conscrits quand la dictature tentait de repousser les maquisards du Front populaire de libération du Tegray (FPLT) qui l'emportèrent en 1991. Il ne dépeint pas non plus, comme dans les films soviétiques, les paysans comme dépositaires de toutes les vertus. Au village, dans les familles, les querelles s'exacerbent : on jalouse, on menace, on attaque, on dénonce. Chaque personnage a sa zone d'ombre : la mère du héros, véritable mère courage, s'inflige, par piété, une épreuve physique excessive, son meilleur ami a abandonné le fils qu'il a eu en Allemagne, son frère tente un viol, celle qui devient sa compagne, a tué son enfant. Les Allemands, à peine affranchis de la dictature de Honecker, se lancent dans la chasse aux immigrants africains.

Hailé Gérïma fait de son héros, Anberber, une image du peuple éthiopien, mais, contrairement à son premier film visiblement influencé par *Octobre* d'Eisenstein, il n'abuse pas de l'allégorie. L'amnésie et l'infirmité dont souffre Anberber cachent un lourd secret que Hailé Gérïma nous révèle à force de retours en arrière, de *flash-backs*, à mesure que son héros, affronté aux chocs du retour dans son village et sa famille, retrouve peu à peu la mémoire. Des images violentes, par les couleurs et par les sons, nous entraînent dans un passé qu'Anberber, l'Éthiopie, a refoulé et qui l'obsède. Le spectateur, peu familier avec l'histoire de la révolution éthiopienne, a parfois un peu de mal à se situer dans les épisodes de cette révolution d'autant que l'auteur ne recourt pas au carton sur l'écran afin d'avertir le spectateur [2]. Hailé Gérïma reprend une histoire, vieille comme l'Évangile, celle du fils prodigue qui revient chez lui et qui suscite le ressentiment du frère aîné, resté au pays. Il retrouve le souvenir de son père, un résistant exécuté par les Italiens, près du monument à Mussolini édifié par Starace en 1936. Il rencontre, dans les grottes où s'abritèrent, pendant la guerre, les *arbäññoch* [les patriotes], les jeunes qui se dissimulent afin d'échapper à la conscription. Un vieux prêtre lui explique, à l'issue d'une séance d'exorcisme à grand renfort d'eau bénite, qu'il doit retrouver son passé pour affronter l'avenir. Il remplace le maître d'école victime des troubles et a un enfant avec la femme infanticide, recueillie par sa mère et agressée par son frère. Le film se déroule au passé, à Addis Abeba et en Allemagne, et au présent, sur les rives du lac Tana considéré par l'Église éthiopienne comme une figure du lac de Tibériade : selon la tradition, la Sainte Famille aurait séjourné dans une des îles lors de la fuite en Égypte. Or, Anberber, exorcisé dans l'église Däbrä Sina Maryam directement sur le rivage, retrouve la mère de son enfant dans l'une des îles où elle a fui la haine des villageois.

Téza, dont le nom vient d'un jeu d'énigme propre aux enfants, se présente comme une énigme à déchiffrer. Il faut se laisser porter par les sons et surtout les images d'abord celles, du générique, extraites des manuscrits, puis celles du lac, des îles, des sycomores géants, des cérémonies, des fêtes, des repas, du feu, de l'église Däbrä Sina Maryam, pour entrer dans 2000 ans d'histoire [3] par-delà les images violentes, celles-là, de la révolution et de l'exil. Dans ce film, Hailé Gérïma reprend le procédé *sämenna wärq* [cire et or] des auteurs traditionnels éthiopiens. Le profane ne voit (ne comprend) que la cire alors que celui qui sait voit l'or du sens caché comme dans le procédé de la fonte à cire perdue où l'or se substitue à la cire dans le moule. Il faut donc se dépêcher d'aller voir et peut-être revoir un film qui nous permet d'entrer en 2h20 dans une histoire de 2000 ans.

Alain Gascon

Professeur

Université Paris 8-Institut français de géopolitique

Chargé de cours (civilisation) à l'INALCO

[1] . Traduit en français par : Le zéro et l'infini.

[2] . Le spectateur pourra utilement se reporter aux ouvrages suivants : [Fonrier Marc](#), La chute de la junte militaire éthiopienne (1987-1991), Paris, L'Harmattan-Aresæ, (Bibliothèque Peiresc, 13), 1999. [Gascon Alain](#), La Grande Éthiopie, une utopie africaine. Éthiopie ou Oromie, l'intégration des hautes terres du Sud, Paris, CNRS éditions, (Espaces et milieux), 1995. Id. Sur les hautes terres comme au ciel. Identités et territoires en Éthiopie, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006. [Tubiana Joseph](#) (dir.), La révolution éthiopienne comme phénomène de société, Paris, L'Harmattan, 1995.

[3] . En septembre 2007, l'Éthiopie a célébré l'an 2000 dans son calendrier.

Copyright © Association des cafés géographiques (fondée en 1998).